

FRANCK SENNINGER

LA PARFAITE

Roman



Anfortas

La Parfaite

Du même auteur

Je m'appelle Aspasia, Éd. Anfortas, 2015, *Prix de l'Orvanne
littéraire décerné par le Rotary international*

I.G. Intelligence Génétique, Éd. Anfortas, 2012

L'épervier du roi, Éd. Glyphe, 2007

À mon seul désir, Éd. Glyphe, 2006

Le secret de Brocéliande, Éd. des écrivains, 1999, *Prix Littré*

Franck Senninger

La Parfaite

Roman

Collection Impressions

Anfortas

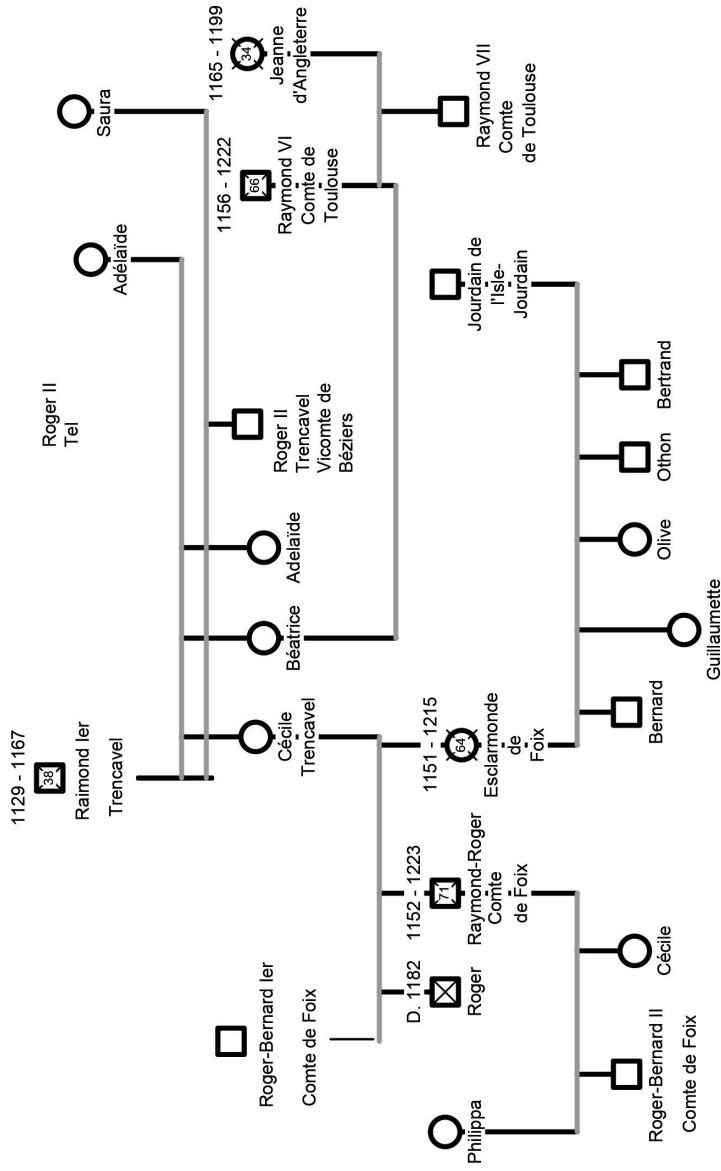
Retrouvez les ouvrages et les auteurs des
Éditions Anfortas
sur :
www.editions-anfortas.com

© Anfortas, 2017
102 rue de Boissy – 94 370 – Sucy-en-Brie

ISBN : 978-2-37522-018-4

ISSN : 2429-9081

Dessin original de couverture : Jérémy Lelorrain©



Arbre généalogique Trencavel-Foix

Hérésie

Du grec ancien αἵρεσις, haíresis, « action de prendre, de choisir ». L'hérétique est donc celui qui choisit un autre chemin que celui de la pensée unique.

Je dédie ce livre aux hérétiques anciens et modernes, à tous ceux qui osent penser par eux-mêmes.

Prologue

À partir de l'an mil, de nombreux mouvements religieux prolifèrent dans toute l'Europe. Ils prendront leur plein essor entre le XI^e et le XIII^e siècle. L'un d'entre eux, la religion des Bons Hommes et des Bonnes Femmes – ou encore des Bons Chrétiens – appelés plus tard « cathares » se développe principalement en Italie du Nord et dans le Languedoc.

Cette religion bientôt qualifiée d'hérétique s'appuie sur le Nouveau Testament et ne conserve que le *Pater* comme prière. La distinction ne s'arrête pas là. Pour ses fidèles, Dieu gouverne le « royaume » céleste. Le Diable, lui, règne sur le « monde » terrestre. Zoé Oldenbourg, dans *Le bûcher de Montségur*, décrit ainsi la situation religieuse de l'époque : « Le Démon, qui est le prince de ce monde, a si bien égaré les hommes, il a si bien détruit l'œuvre de Jésus, qu'une fausse Église s'est substituée à la vraie et a pris le nom de chrétienne alors qu'elle est en réalité l'Église du

Diab!e et enseigne exactement le contraire de la doctrine de Jésus... »

Pour atteindre les cieus, il faut avoir une existence exemplaire, celle d'un « Parfait ». À défaut d'y parvenir, l'âme doit errer d'être en être, humain ou animal, au cours de vies successives, et cela jusqu'à neuf fois.

Cette hérésie représente un réel danger pour l'Église de Rome. En effet, bien que chrétiens, les cathares rejettent cette dernière totalement, elle et tout ce qu'elle comporte. À titre d'exemple, ils interprètent différemment les Saintes Écritures et refusent la doctrine des sept sacrements.

Leur religion n'en comprend qu'un seul : le *consolamentum* — la consolation — qui se réalise par l'imposition des mains. À la fois baptême, eucharistie, confirmation et extrême onction, cette consolation est destinée à apporter le salut éternel. Alors que dans le catholicisme le baptême se fait dès le plus jeune âge pour laver du péché originel, chez les hérétiques, il est le résultat d'une vie d'ascèse, de travail, d'étude et de bienveillance envers autrui, de valeurs spirituelles quasi philosophiques, incompatibles avec celles du clergé qui privilégie les taxes et monnaie l'absolution des péchés pour alimenter une puissance toujours plus avide de pouvoir et d'argent.

Les conséquences de ce divorce font que les hérétiques, plus nombreux de jour en jour, ne payent plus leurs redevances aux serviteurs de Rome.

D'autre part, avec ce refus de contribuer financièrement à la bonne marche du Saint-Siège, le pouvoir politique de l'Église se trouve amoindri dans cette région du sud de la France. Comme la population rejette l'Église, l'excommunication ne fait plus peur aux grands seigneurs qui, à leur tour, en prennent à leur aise avec l'autorité de Rome.

Enfin, le catholicisme perd peu à peu de son pouvoir spirituel avec l'abandon de la confession. Le clergé perd ainsi son contrôle sur les pensées du peuple et son pouvoir de décréter ce qui est bon ou mauvais pour autrui.

Pour le pape Innocent III, il fallait réagir.

Tout d'abord de façon diplomatique avec de nombreuses missions destinées à faire « rentrer dans le rang » les hérétiques et leurs seigneurs, puis plus brutalement. Pour cela, il fallait un prétexte.

Celui-ci survint en 1208...

1^{re} partie

I

La lune de miel

18 juillet de nos jours

La sonnerie du téléphone d'Alice retentit, un air joyeux qui collait bien avec son humeur. Par ce bel été, le soleil délivrait avec ses rais de lumière une sensation de bonheur, d'insouciance et de légèreté qui portait à profiter de la vie. Elle respira profondément comme pour la faire pénétrer en elle.

Elle s'était mariée quinze jours auparavant et habitait un petit pavillon un peu isolé du centre de Béziers, mais c'était le prix à payer pour de jeunes propriétaires.

Elle vérifia le nom inscrit sur l'écran. Il s'agissait de Corinne, son amie d'enfance avec qui elle avait l'habitude de faire de nombreuses sorties.

— Corinne! Comment vas-tu?

— Super bien! Je me demandais... cela te dirait de venir faire des courses avec moi, en ville?

Alice hésita avant de répondre. Elle regarda son mari à la dérobée. Il était assis à pester et à s'agiter devant la télévision qui différait la retransmission du match du début d'après-midi en raison du décalage horaire. Le *Mondial* primait sur tout.

— Putain, mais ils vont arrêter de parler et enfin le jouer ce match ! hurla Fabien.

La violence de ces mots orduriers la choqua. La perspective de passer dans ces conditions toute la journée avec son mari posté devant l'écran ne l'enchantait pas outre mesure. D'un autre côté, elle savait que Fabien n'aimait pas qu'elle se sépare de lui lorsqu'elle ne travaillait pas. Il lui en avait déjà fait à plusieurs occasions la remarque et chaque fois avec plus de véhémence. Une fois même, il avait failli en venir aux mains, mais s'était contenu au dernier moment, puis excusé en lui disant qu'il était si amoureux d'elle qu'il ne supportait pas qu'elle s'éloigne de lui, ne serait-ce que pour quelques heures. Elle avait trouvé cela plutôt flatteur et n'y avait plus songé. Elle réfléchit que ce serait bientôt son anniversaire et que cette sortie avec Corinne lui permettrait de lui offrir un cadeau pour lui en faire la surprise.

La voix insista dans son téléphone :

— Alice ? Tu ne vas pas me dire que tu ne veux plus me voir maintenant que tu es mariée ?

— Non, pas de problème. Vers trois heures, cela te va ?

— Si tu préfères, on peut remettre cela à un autre jour. Je comprendrai. Deux jeunes mariés...

— Arrête! Il n'y a pas de problème, je te dis.

— Bon! Eh bien, à tout à l'heure! On se retrouve au café devant le théâtre?

— D'accord! À tout'.

Fabien tourna la tête vers elle.

— C'était qui?

— Corinne.

— Qu'est-ce qu'elle voulait?

— Elle me proposait de faire des courses avec elle, cet après-midi.

— Pas question!

— Comment cela, pas question? Tu as prévu autre chose?

— Non, je n'ai rien de prévu, mais je ne veux pas que tu sortes.

— Tu as quelque chose à lui reprocher? Elle était pourtant témoin de notre mariage, il y a quinze jours.

— Non, je n'ai rien contre elle, si ce n'est qu'elle te détourne de moi.

— De toi? Tu ne penses pas ce que tu dis. Elle n'a rien contre toi!

— En tout cas, elle téléphone un samedi.

— Je ne vois pas en quoi cela te dérange, tu es devant la télévision depuis que tu es levé et il y a encore des matchs toute la soirée.

— Cela n'a rien à voir. Je ne veux pas que tu sortes, un point c'est tout.

Le ton n'admettait aucune protestation. Le sang d'Alice ne fit qu'un tour. Jamais, on ne lui avait parlé de cette façon. Elle était majeure et gagnait parfaitement sa vie avec son emploi de chef comptable, mieux même que son mari, garde de sécurité au chômage depuis un mois et qui ne donnait aucun signe de vouloir chercher du travail.

— Nous ne sommes mariés que depuis deux semaines et tu me donnes des ordres ? Si nous faisons quelque chose ensemble cet après-midi, j'annule mon rendez-vous. Si tu restes ici à regarder tes matchs, je préfère m'occuper autrement.

Fabien abandonna son canapé brusquement et se dirigea droit sur elle :

— Je te dis que tu resteras ici !

L'expression du visage de Fabien n'admettait aucune réplique. Devant son teint livide, elle recula d'un pas et se trouva acculée contre un meuble. Elle comprit aussitôt que si elle cédait aujourd'hui, elle devrait passer toute sa vie à lui obéir comme une enfant, et cela, elle ne pouvait l'accepter.

Les mots sortirent de sa bouche sans réfléchir :

— Et moi, je te dis que j'irai.

Elle vit le geste de Fabien avant de comprendre ce qui lui arrivait. Son poing la projeta sur le côté et lui arracha un cri. Elle heurta le sol, puis ressentit une vive douleur sur sa pommette gauche. Fabien s'approcha d'elle et lui décocha un violent coup de pied dans les fesses. Elle hurla de terreur.

— Tu peux crier, personne ne t'entend. J'espère que tu as compris maintenant. Je ne veux pas que tu sortes!

Elle resta un long moment sur le sol à pleurer de douleur, d'humiliation et de haine. Jamais de sa vie on ne l'avait giflée, pas même ses parents. En tout cas, elle n'en gardait aucun souvenir. Son père avait suffisamment d'autorité pour ne pas employer la force afin de se faire obéir. Il suffisait qu'il hausse le ton ou fronce les sourcils pour qu'il obtienne ce qu'il voulait. Et là, elle subissait les coups, comme une chienne malfaisante que l'on dressait.

Comment avait-elle été assez sotte pour épouser un tel homme? Comment avait-elle pu ne rien deviner, ne rien voir, être idiote à ce point? Non, elle ne passerait pas le reste de sa vie avec un tel monstre. Elle ne se pardonnait déjà plus ce mariage, alors persister dans cette erreur...

S'il croyait qu'il pouvait faire d'elle sa chose, il se trompait. Jamais elle ne s'était pliée au bon vouloir des autres.

Fabien augmenta le son de la télévision pour ne plus entendre ses gémissements et se rassit devant son match, l'ignorant de tout son mépris.

Elle se releva lentement, son corps endolori.

— Je vais demander le divorce, scanda-t-elle.

Fabien se releva de toute sa hauteur et s'avança vers elle avec une lenteur terrifiante, la tête rentrée dans les épaules comme celle d'un boxeur. Elle eut

peur, voulut fuir par la porte d'entrée, mais il fut plus rapide qu'elle et s'interposa. Il dit d'une voix à peine audible où frémissait la colère :

— Si j'apprends que tu demandes le divorce, je te tue. Tu entends? Je te tue!

À ces mots, Alice crut défaillir. Elle voulait être seule, réfléchir, le quitter. Sa pommette la faisait atrocement souffrir à présent.

Elle tourna les talons et se dirigea vers l'escalier qui menait à sa chambre et à sa salle de bain. Il fallait qu'elle se passe de l'eau fraîche sur le visage. Il fallait qu'elle le voie car, à présent, il lui semblait avoir doublé de volume.

— Où vas-tu?

— Je monte me passer de l'eau froide sur le visage. Ça aussi tu me l'interdis?

— Oui! Reste ici. Je ne te conseille pas de me désobéir.

Fabien regagna le canapé et se concentra sur le match qui commençait comme si rien ne s'était passé.

Alice n'osa pas désobéir. Pour cacher les larmes qui affluaient, elle gagna la fenêtre et demeura là, pétrifiée par la peur et le ressentiment. La vitre lui renvoyait son image, pâle reflet sans couleur d'une désillusion douloureuse. Elle chercha les marques du coup reçu sur la figure et distingua une tache plus sombre. Elle ne se voyait pas se rendre à son travail avec un coquart sur l'œil ou une joue boursoufflée. Il fallait qu'elle rassemble ses esprits. Le mieux était de

retourner vivre chez sa mère. Elle rejeta vite cette idée de sa tête. Il lui répugnait de la mettre à contribution après seulement quinze jours de mariage. Curieusement, elle se sentait honteuse de ce qui lui arrivait. Coupable ne n'avoir rien vu venir, de n'avoir pas prêté attention aux prémices de cette jalousie exacerbée lorsqu'elle s'était manifestée auparavant.

Elle songea à son père, décédé depuis quatre ans. Elle avait alors seize ans. Lui, il aurait su la protéger, il aurait su la mettre en garde. Il devinait tout, rien qu'à la regarder. Dès son plus jeune âge, il savait, à peine le seuil de la porte franchi, si elle avait eu une mauvaise note à l'école. Il la regardait, l'embrassait puis disait :

- Oh toi, il y a quelque chose qui ne va pas !
- Non, je t'assure tout va bien.
- Tu n'as pas eu de notes aujourd'hui ?
- Si...

Et là, elle avouait. Il la rassurait toujours et lui disait qu'elle y arriverait et qu'il avait confiance en elle, qu'ils trouveraient une solution pour améliorer ses résultats.

Elle lui avait aussi confié ses premiers chagrins d'amour et là encore, il l'avait réconfortée en lui expliquant que si elle ne trouvait aucun garçon à son goût, c'est qu'ils ne la méritaient pas. Et puis, il y avait eu cet accident un soir où le chauffeur d'un camion s'était endormi et avait franchi la ligne blanche de la nationale pour venir s'encastrer dans le véhicule

de son père. Il avait quarante-cinq ans. Il était mort dans le SAMU qui l'amenait à l'hôpital.

Alice regarda par la fenêtre, peut-être lui ferait-il un signe d'où il était, pour lui dire qu'il veillait sur elle et que, cette fois encore, ils trouveraient une solution.

Une voiture se gara devant le pavillon et trois jeunes en sortirent. Ils étaient accoutrés comme des voyous. Instinctivement, elle se déporta sur le côté pour se cacher de leur vue. Ils vérifièrent les numéros des maisons et s'arrêtèrent sur le sien. Son cœur se serra. Ils se concertèrent quelques secondes et se dirigèrent vers sa porte. L'instant d'après, la sonnette retentit longuement.

Alice ne bougea pas.

— Non, mais ça va pas ? Qui est le taré qui sonne comme ça ? rugit Fabien.

La sonnette vibra de nouveau, cette fois sans s'arrêter.

Fabien bondit de son canapé et ouvrit la porte, bien décidé à apprendre les bonnes manières à l'intrus. Il s'arrêta net devant les trois individus.

— Salut Fab, dit celui du milieu, on te dérange pas ?

Sans attendre la réponse, ils entrèrent dans la pièce.

Celui qui avait parlé était petit avec l'air teigneux et portait une chaîne en sautoir. Il était encadré par deux hommes plus grands que lui, l'un avec le crâne rasé et des yeux métalliques et l'autre de forte corpulence.

— T'es avec ta grosse ? continua le petit teigneux qui la dévisagea. T'as bon goût, tu sais ! Elle est super bandante, ta nana.

Fabien la regarda avec un regard haineux comme si elle-même avait suscité ces commentaires.

— Tu sais pourquoi on vient ? renchérit l'homme au crâne rasé.

Fabien eut l'air apeuré. Il jeta un coup d'œil sur elle. Il lui sembla que sa présence le rassurait.

— Tu devrais dire à ta grosse de se casser, menaça l'homme de forte corpulence.

Alice se fit la réflexion qu'il aurait mieux fait de se regarder dans une glace avant de l'appeler ainsi. Cet homme devait peser le triple de son poids.

Fabien la fusilla une nouvelle fois du regard et lui lança :

— Qu'est-ce que t'as à nous fixer comme ça ? T'as pas des courses à faire avec ta copine ?

Alice ne se le fit pas dire deux fois. Elle prit son sac à main et se dirigea vers la porte.

Le petit teigneux l'arrêta.

— Attends !

Il lui arracha le sac, fouilla à l'intérieur et prit son portefeuille. Il l'ouvrit et en sortit deux billets de vingt euros et un de cinq.

— Je prends ça comme une compensation pour le déplacement, fit-il.

Il lui tendit le portefeuille et lança :

— Casse-toi, pétasse. Qu'est-ce que t'attends ?

Alice ouvrit la porte, la rabattit sur elle en la laissant entrebâillée. Elle s'attendit à ce que l'un des visiteurs la claque sur elle, mais à présent qu'elle était sortie, leur intérêt se dirigea sur Fabien.

Elle fit mine de ranger ses affaires dans le sac à main au cas où ils la surprendraient à écouter à la porte.

— Tu sais combien tu nous dois, connard ?

— Arrête, Gégé, répondit Fabien. Je t'ai dit que j'allais te payer. C'est juste que mon dealer a dû être hospitalisé à la suite d'une chute à moto. Il va bientôt sortir. J'ai été le voir à l'hôpital. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de problème, qu'il avait l'argent.

— T'as déjà dit ça la semaine dernière. Moi, je crois que tu te fous de notre gueule, dit une autre voix.

— Écoute Mourad, c'est pas ma faute si sa plaie s'est infectée. Ils appellent ça une infection nosocomiale à l'hosto. Ça retarde juste un peu la sortie.

— Ouais... Quand est-ce qu'il sort ton dealer ?

— Dans trois jours, qu'il m'a dit.

— OK ! T'as quatre jours. Tu vois, je suis grand seigneur ! Si dans quatre jours, je n'ai pas mes cinquante mille biffetons, j'te les coupe. Pigé ? Maintenant, je vais te dire autre chose, mon con...

Alice préféra partir. Il ne fallait pas qu'ils la trouvent à écouter à la porte et elle en savait assez. Elle rase le mur afin qu'on ne la remarque pas s'éloigner. Heureusement, sa voiture était garée à l'écart. Elle passa devant le 4x4 de son mari, un gros Audi Q5 noir. Elle s'était toujours demandé comment il avait

pu se le payer. Lorsqu'elle lui avait posé la question, il lui avait expliqué que c'était une super occasion. Un de ses copains avait un besoin urgent de liquidités et le lui avait cédé pour pas grand-chose. Elle avait aujourd'hui la réponse.

L'air ensoleillé associé à la marche lui firent du bien. Elle ouvrit la porte de sa petite Fiat 500 et s'installa au volant. Ses fesses la firent souffrir et elle dut se tourner un peu de côté. Elle fit pivoter le rétroviseur pour établir l'ampleur des dommages sur sa figure. Une grande plaque rouge un peu boursoufflée lui barrait la joue. Elle se demanda si lundi, elle pourrait se rendre au travail. Peut-être qu'avec un peu de maquillage...

Une idée aussi lancinante que la douleur lui revenait en tête : cela ne faisait que deux semaines ! Deux seules petites semaines qu'elle avait épousé Fabien. Et il l'avait frappée.

Elle mit en route le moteur en tremblant et quitta son stationnement. Rouler lui permit de réfléchir à sa situation : elle était face à un homme jaloux et violent qui revendait de la drogue et devait une énorme somme d'argent à ses fournisseurs. On pouvait rêver mieux comme lune de miel !

II

La voyante

Alice mit une bonne demi-heure à gagner le centre de Béziers. Pour une fois, elle ne pesta pas contre les feux rouges ni contre les ralentissements. Il lui fallait réfléchir. Comment expliquer un tel changement de comportement de la part de Fabien ? À la réflexion, il n'avait pas tellement changé. Il s'était toujours montré jaloux et plus intéressé par le foot, le rugby ou ses copains, que par elle ou sa profession. Elle devait s'avouer qu'ils n'avaient rien en commun. Comment avait-elle pu épouser un tel homme ?

Elle se remémora les années qui avaient suivi le décès de son père. Sa mère, repasseuse dans un pressing de supermarché recevait un salaire bien insuffisant pour elles deux. Alice aurait rêvé devenir médecin ou pharmacienne comme Corinne. Malheureusement, les conditions dans lesquelles elle et sa mère se débattaient ne permettaient pas de longues études. Elle avait

passé un bac pro de comptabilité et du fait de ses compétences, avait rapidement obtenu des responsabilités. Depuis l'adolescence, elle évoluait toujours dans le même cercle d'amis avec Fabien, Corinne, et deux ou trois autres relations qui changeaient en fonction de leurs sorties. À cause de sa grande beauté, les garçons n'osaient pas l'approcher et encore moins la courtiser, se bornant à la regarder ou à lui faire un sourire maladroit lorsqu'elle s'en rendait compte. Fabien avait été le seul à s'aventurer à l'embrasser. Sur le moment, elle n'avait pas refusé de crainte de paraître idiote. Par la suite, elle avait regretté, mais ses amis témoins de la scène la traitèrent désormais comme si Fabien était son petit ami et peu à peu cette situation s'installa comme un fait irréversible, d'autant que chacune de ses amies avait aussi un partenaire amoureux. Personne, même pas sa mère, ne fut donc étonné quand Fabien la demanda en mariage. Elle avait différé sa réponse le plus longtemps possible et lorsqu'elle se rendit compte que sa mère faisait des heures supplémentaires pour subvenir à leurs besoins, elle décida, avec un sentiment de regret, de céder et de quitter son domicile pour celui de Fabien.

Par ailleurs, elle n'aurait jamais pensé qu'il pût devenir aussi violent avec elle. Elle n'en revenait pas. Elle n'avait rien vu venir. Peut-être que Corinne aurait une idée pour l'expliquer. Elle était pharmacienne, elle devait bien avoir eu au moins une petite formation en psychologie.

Elle trouva une place près des Allées Paul-Riquet, cette portion verdoyante située entre un rond-point et le théâtre municipal. Comme elle n'avait plus d'argent, elle traversa pour en retirer au distributeur le plus proche. L'humiliation qu'elle venait de subir resurgit lorsqu'elle composa son code confidentiel. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya d'un revers de main. Il ne fallait pas qu'elle laisse voir son désarroi, cela ne cadrerait pas avec l'éducation qu'elle avait reçue. Elle devait se montrer forte devant les événements, aussi parfaite que possible. Elle se regarda une nouvelle fois dans le reflet renvoyé par l'écran du distributeur et remarqua une masse sombre à l'endroit où le coup avait porté. Un hématome commençait à apparaître. Elle le cacha sous ses cheveux qu'elle défit pour les laisser recouvrir la moitié de son visage.

Une fois son argent en poche, Alice remonta en direction du théâtre, à la recherche du café où Corinne lui avait donné rendez-vous. Cette dernière discutait avec une femme plus âgée assise à sa table. À quelques mètres devant elles, un jongleur montrait sa dextérité devant une trentaine de personnes subjuguées par son talent. À ses pieds, un chien-loup montait la garde.

Les deux femmes sirotaient une menthe à l'eau.

Alice fut contrariée par la présence de l'inconnue, mais n'en laissa rien paraître. Elle s'avança de manière à présenter son profil indemne et demanda sur un ton qui se voulait enjoué :

— Je peux m'asseoir avec vous ?

— Alice ! s'exclama son amie. Je te présente Odile. Elle tient le cabinet de voyance un peu plus bas.

— Enchantée ! souffla Alice sans en penser un mot.

— De même.

Le serveur passa à proximité et Alice l'interpella :

— Je peux avoir la même chose que mes amies ?

— Alors une menthe à l'eau qui marche pour la belle demoiselle, répondit ce dernier avec un sourire entendu qui lui fit chaud au cœur.

Un silence s'installa sans qu'Alice puisse le rompre. Elle était trop dans ses pensées pour s'en apercevoir.

— Que se passe-t-il ? demanda Corinne. Tu as l'air toute chose.

— Non, tout va bien, je t'assure. Des larmes surgirent de ses yeux et elle se détesta pour cela. Je suis désolée, ajouta-t-elle.

Corinne se leva et enserra son amie par les épaules :

— Alice, dis-moi ce qui ne va pas. Tu peux tout me dire à moi, tu sais. Elle remarqua l'ecchymose et s'exclama : Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Alice ravala ses sanglots et tenta un sourire triste :

— Ça va aller, merci.

Corinne l'embrassa sur la joue et alla se rasseoir.

— Dis-moi ce qui se passe, insista son amie.

— Je vais vous laisser, je ne veux pas paraître indiscrete, intervint Odile.

La voix calme et chaude de la voyante rassura Alice.

— Non, ça ira. Restez.